

Sibérie, l'exploration scientifique au XIXe siècle

Philippe Parroy

Rien, semble-t-il, n'avait pu arrêter, aux XVIIe et XVIIIe siècles, la poussée des Russes vers l'est — pas même l'océan : dans les décennies qui avaient suivi l'arrivée de détachements de cosaques sur les rivages de la mer d'Okhotsk (1649), aventuriers et marchands avaient gagné le Kamtchatka, et, de là, les îles Aléoutiennes et l'Alaska. A l'aube du XIXe siècle, la civilisation russe était bien apparue sur l'ensemble du « continent » sibérien — les colons (encore peu nombreux), les gens de service et fonctionnaires du tsar marquant, de loin en loin, les lignes de pénétration —, mais elle ne l'avait pas recouvert et n'avait guère modifié les genres de vie des autochtones, exploités et sur la défensive ; sur ces immensités, Saint-Pétersbourg exerçait son autorité de façon superficielle, malgré un quadrillage administratif du pays achevé en 1822 par le gouverneur général Speranski, ancien grand ministre réformateur d'Alexandre Ier. Les conditions naturelles, l'éloignement de l'Europe (rendant les contacts épisodiques) et l'origine des immigrants (paysans fuyant le servage, cosaques libres, déserteurs, hétérodoxes persécutés) allaient contribuer, au XIXe siècle, à faire de la Sibérie une « Russie nouvelle », plus proche, par bon nombre de ses traits — le goût de la liberté et l'esprit d'entreprise de ses habitants, notamment —, des jeunes États-Unis d'Amérique que du pays bâillonné et militarisé de Nicolas Ier ou d'Alexandre III.

Pendant

les deux siècles précédents, des expéditions à caractère militaire et commercial menées à partir du réseau de fortins (ostrogi)

installés aux passages des fleuves par les promychlienniki — pionniers hardis et peu scrupuleux sillonnant la Sibérie pour le compte d'une poignée de négociants — avaient fait progresser la connaissance géographique du pays. Si, au début du XIX^e siècle, le réseau fluvial, de l'Ob à l'Amour, était connu dans ses grandes lignes, de vastes étendues restaient encore à découvrir.

Vers 1840, de nouveaux agents

de l'expansionnisme russe, les chercheurs d'or, vinrent s'ajouter aux marchands : la demande de fourrures en Occident et en Chine déclinant, la faune ayant été décimée, la traite des peaux périlait ; l' « âge de l'or » de

l'histoire de la Sibérie commençait. Initialement, ce métal ne fut extrait que dans la région de Nertchinsk, en Transbaïkalie ; puis ce fut le tour de la taïga de l'Iénisseï, enfin du bassin de la Lena. L'or attirait les chercheurs comme les avaient attirés la zibeline et le renard : toujours plus loin vers l'est, dans les marécages de la taïga, les massifs montagneux les plus reculés et les solitudes glacées de la toundra. Cependant, parallèlement à cette reconnaissance « sauvage », de véritables expéditions étaient mises sur pied.

La

Sibérie occidentale, dont certains secteurs, autour de Tobolsk et d'Omsk, avaient fait l'objet d'une politique de peuplement et de colonisation agricole dès le XVII^e

siècle, fut le terrain des premières explorations détaillées :

en 1929, notamment, vingt-cinq ans après avoir sillonné

l' « Amérique équinoxiale », le grand voyageur

germano-français Alexander von Humboldt y effectua une expédition ;

de 1877 à 1881, Khandatchevski allait parcourir les bassins de l'Ob

et de l'Irtych.

Figure

dominante des explorateurs russes du XIX^e siècle, Middendorf

reconnut en 1843, au péril de sa vie, la presqu'île de Taïmyr

(extrémité septentrionale du continent eurasiatique) et le bassin de la

Khatanga ; un second voyage allait le conduire, sur les traces

de Poyarkov et de Khabarov, au-delà du lac Baïkal, dans les monts

Stanovoï et le bassin de l'Amour, et sur le littoral de la mer

d'Okhotsk. En 1865, Lopatine dressait la première carte géologique

de la région de l'Iénisseï ; en 1868, Von Maysel explorait la

Kolyma au départ de Iakoutsk. Sept ans plus tard, Tchekanovski

étudiait la géologie et la topographie des bassins de la Lena et de

la Tougounska ; à la fin du siècle, Tcherski parcourait ceux de la Kolyma et de l'Indighirka — laissant son nom à la chaîne qui les sépare — avant de consacrer la fin de sa vie à l'étude du lac Baïkal, sur les rives duquel il mourut en 1891. Enfin, dans la première décennie du XXe siècle, Tolmatchev, Wollosowitch et d'autres savants recueillirent une moisson de données topographiques en dirigeant des expéditions entre la Khatanga et la péninsule des Tchouktches.

Une
entreprise cyclopéenne

C'est
au XIXe
siècle que la civilisation russe étendit son influence jusqu'aux limites de l'U.R.S.S. Si en Asie centrale les explorateurs précédèrent les militaires, en Sibérie orientale les découvreurs se confondirent bien souvent avec les conquérants.

Au
sud du Kazakhstan, Fedorov explora dès 1834 le bassin du lac Balkhach. Cinq ans plus tard, une expédition militaire contre Khiva, dirigée par Perovski, gouverneur d'Orenbourg, se perdait dans les sables : cette tentative de conquête des khanats d'Ouzbékistan était prématurée. En attendant, les Russes allaient, dans les années quarante, consolider leurs positions en Asie centrale en créant des fortins dans les steppes qui environnent la mer d'Aral. En 1860, Semionov et Goloubiev atteignirent les monts du Kirghizistan. Au début des années soixante, le Hongrois Àrmin Vàmbery pénétrait dans l'actuel Ouzbékistan, suivi de Boutakov, Struve, Burnes, Jenkinson. Infirmes de naissance et marchant avec des béquilles, Vàmbery fut le premier Européen à pénétrer, en 1863, dans les khanats interdits de Khiva et de Boukhara, et dans la cité de Samarcande, en se mêlant, déguisé en derviche turc, à une bande de pèlerins qui revenaient de La Mecque ; ses fameux Voyages en Asie centrale constituent un témoignage haut en couleur sur la cruauté des derniers émirs de « Boukhara-la-Noble », ville de cauchemar où le fanatisme de l'islam avait dégénéré en une sorte de folie collective.

Avec la prise de Tachkent, capitale du Turkestan, en juin 1865, de Samarcande, en mai 1868, et de Khiva, en juin 1873, de nouveaux terrains s'offrirent à l'action

des fonctionnaires, des soldats, des colons, des commerçants russes. Saint-Pétersbourg, soucieux de s'assurer un « glacis » du côté de l'Inde anglaise et de garantir à la Russie le monopole exclusif du transit des produits d'Asie centrale, annexa le Turkestan (1867) et soumit à un protectorat les khanats de Khiva et de Boukhara (1873). En 1880, l'Amou-Daria était entièrement reconnu et, à partir de 1881, les soldats du général Annenkov établirent le tracé du chemin de fer transcaspien dans le désert de Kara-Koum, et ce, au prix d'efforts surhumains. Cette entreprise cyclopéenne avait été rendue possible par la conquête progressive des espaces compris entre la mer d'Aral et le Khorassan perse, l'actuel Turkménistan : en 1869, un poste militaire était établi à Krasnovodsk, sur la côte orientale de la mer Caspienne, sur l'emplacement d'une forteresse russe abandonnée à la fin du XVIIIe siècle ; après des combats acharnés contre les Turcomans, une nouvelle province « transcaspienne » fut créée en 1881, mais la région ne devait être définitivement pacifiée qu'en 1895.

Le nouveau Yermak

Après la pause qui avait suivi la conquête du Kamtchatka et de l'Alaska au XVIIIe siècle, l'expansion russe en direction du Pacifique reprit de plus belle au milieu du XIXe siècle. En fait, depuis Poyarkov et Khabarov, on n'avait jamais cessé de penser au fleuve Amour en Sibérie : gouverneurs, généraux, diplomates avaient insisté auprès de Saint-Pétersbourg sur la nécessité d'annexer la vallée du « Dragon Noir », seule voie d'accès vers l'océan.

En 1843, le contre-amiral Poutiatine suggéra à Nicolas Ier de tirer parti de la défaite de la Chine dans la guerre de l'Opium — conflit qui l'avait opposée aux nations occidentales de 1839 à 1842 — et d'envoyer une expédition explorer l'embouchure de l'Amour (région encore nimbée de mystère) et redéfinir la frontière de la Russie avec la Chine. Signée au terme de combats violents et longtemps incertains entre les Cosaques et les soldats de l'Empire du Milieu, la paix russo-chinoise de Nertchinsk, en 1689, avait chassé les conquérants blancs de la « Daurie » (la rive gauche de l'Amour en aval d'Albazin) et fait reculer la frontière entre les deux empires jusqu'aux monts Stanovoï.

Le

tsar considéra avec intérêt les propositions de Poutiatine, mais ne prit aucune initiative. Toutefois, en 1847, il nomma gouverneur général de Sibérie orientale celui qui allait devenir le « nouveau Yermak », Nicolas Mouraviev, jeune fils de famille de trente-huit ans et ancien gouverneur de Toula, connu pour ses idées « libérales » et ses états de service dans lutte contre les Polonais insurgés et contre les Turcs. Avant de partir pour Irkoutsk, le nouveau proconsul se rendit à Saint-Pétersbourg pour y plaider la cause d'une expédition sur l'Amour. La Sibérie n'avait-elle pas besoin d'entretenir des relations régulières et rapides avec la Russie d'Amérique et la Chine, jusque-là respectivement accessibles, au prix de longs détours terrestres, par les deux « fentes » étroites d'Okhotsk et de Kiakhta ? La maîtrise de l'estuaire de l'Amour était une nécessité pour la Russie, dont les intérêts commerciaux en Chine étaient menacés depuis peu par l'Angleterre.

Mouraviev

se vit opposer une fin de non-recevoir. Le ministre des Affaires étrangères, Nesselrode, craignait des complications avec l'Empire du Milieu ; d'autres redoutaient que l'Amour n'ouvrît la Sibérie aux Américains et aux Anglais, et, avec eux, aux idées occidentale « subversives » ! Dans les hautes sphères de la capitale, nombreux étaient ceux qui, s'appuyant sur les écrits de La Pérouse, de Broughton et de Krusenstern, croyaient que l'Amour se perdait dans les sables et les marais à proximité de la mer. Un seul homme, à Saint-Pétersbourg, n'était pas de cet avis, le lieutenant de vaisseau Nevelskoï. Chargé de conduire une cargaison de marchandises de Cronstadt au Kamtchatka, il se proposa d'explorer en secret, sur le chemin du retour, les bouches de l'Amour. Mouraviev lui promit de le « couvrir » devant le tsar en cas d'incident.

En

juillet 1849, Nevelskoï entra dans l'embouchure de l'Amour et, découvrant un chenal, navigua sur le fleuve pendant vingt-deux jours. Le 3 août — plus de quarante ans, il est vrai, après le Japonais Mamia Rinso —, il constatait que Sakhaline était une île et que le « golfe » de Tartarie, dont les hauts-fonds avaient rebuté de nombreux navigateurs, était en fait un détroit. Désireux de se rendre compte par lui-même de l'étendue de son « gouvernement », Mouraviev, accompagné de sa jeune épouse, descendit la Lena jusqu'à Iakoutsk, parcourut 1100 km à cheval à travers la toundra et les montagnes jusqu'à Okhotsk et s'embarqua pour le Kamtchatka ; de là, il se porta à la rencontre, de Nevelskoï, qu'il trouva dans la baie d'Ayan, où le navigateur lui fit part de ses découvertes capitales.

Une

fois de retour à Saint-Pétersbourg, Nevelskoï, que l'Amirauté

avait d'abord dégradé et réduit au rang de simple matelot — pour « effronterie » et « insubordination » —, fut promu capitaine de corvette sur intervention du tsar. Ce dernier lui ordonna de retourner en Sibérie, avec la mission d'établir un camp d'hivernage sur les côtes de la mer d'Okhotsk, non loin de l'embouchure de l'Amour, à la seule condition de ne remonter le fleuve sous aucun prétexte. A la fin du mois de juillet 1850, le marin était de nouveau à l'embouchure du « Dragon noir », au nord de laquelle il fonda le camp de Petrovskoï. Mais il ne put s'empêcher d'y pénétrer, et le 1^{er} août il planta sur la rive droite du cours d'eau un grand mât au sommet duquel il hissa un drapeau russe ; puis il aménagea un second poste, qu'il baptisa Nicolaïevsk. Cette initiative allait susciter une véritable levée de boucliers dans les milieux gouvernementaux : « Où le drapeau russe a flotté une fois, déclara-t-il, il ne doit plus jamais être ramené. »

Mouraviev, pratiquement seul maître en son domaine, résolut d'aller de l'avant. Afin d'amadouer la camarilla, il décida d'intensifier l'extraction de l'or dans le district minier de Nertchinsk (des centaines de déportés devaient mourir à la tâche, dans des conditions effroyables). Il leva une armée, en transformant les colons et les Bouriates de Transbaïkalie en cosaques, et créa une usine pour construire des machines destinées aux futurs vapeurs de l'Amour... Nevelskoï s'installa à Petrovskoïe, ses hommes explorèrent en tous sens la région de l'estuaire (inconnue aussi bien des Russes que des Chinois) et Sakhaline, où ils découvrirent des gisements de houille.

En 1853, Mouraviev fit le voyage de Saint-Pétersbourg afin de réclamer des soldats et des canons pour les nouveaux postes avancés de l'Empire (la guerre avec la Turquie couvait, les Anglais et les Français menaçaient de voler au secours de la Sublime Porte) ; point n'était besoin de leur faire contourner l'Afrique et l'Asie par voie de mer, déclara-t-il au tsar : ils descendraient l'Amour, à la barbe des Chinois ! En mars 1854, la guerre de Crimée éclatait : il était plus que jamais nécessaire de devancer une initiative de la Royal Navy au Kamtchatka ou de l'embouchure de l'Amour.

Nicolas donna son aval.

La descente du fleuve Amour

L'expédition

commandée par Mouraviev en personne, devrait se rassembler à Tchita. Son organisation constitua un véritable tour de force : 3000 km sur un fleuve inconnu, en territoire étranger, avec un détachement de 700 hommes, plus le train (90 barques et radeaux équipages, artillerie, bétail, fourrage, etc.). Les marchands sibériens, reconnaissants, financèrent la construction du vapeur de Mouraviev.

Des messes furent dites, suivies de festins et de feux d'artifice. Le 14 mai, la « caravane » fluviale s'ébranla ; dix jours plus tard, elle défilait sous les yeux des Chinois d'Aïgoun, réduits à l'impuissance.

A

Mariïnsk, poste avancé créé par Nevelskoï à 300km en amont de l'embouchure, Mouraviev apprit qu'une escadre franco-anglaise croisait en mer du Japon. Sans tarder, le gouverneur gagna le delta par voie de terre, créa des postes fortifiés, aménagea des ports et envoya 350 hommes défendre le Kamtchatka (en septembre, ils devaient repousser victorieusement une tentative de débarquement ennemie à Petropavlovsk). A Ayan, sur le chemin du retour, il rencontra Poutiatine accompagné de l'écrivain Gontcharov, qui précédait en ces parages Anton Tchekhov, lequel écrira, après 1890, un reportage sur Sakhaline ; un an durant, l'amiral avait négocié en vain l'ouverture du Japon au commerce russe.

De

retour à Irkoutsk, Mouraviev s'employa à préparer une seconde expédition. Résolu à construire une citadelle à Nikolaïevsk, il fit transporter des canons de forteresse de l'Oural à Tchita. Chaque pièce, pesant 3 t et tirée par soixante chevaux, parcourut 4000 km sur les routes sibériennes. Au début du mois de mai 1855, deux mois après la mort de Nicolas Ier, les premières barques, transportant cette fois des colons, partaient vers l'est. A nouveau, d'interminables convois nautiques défilèrent devant les postes chinois. Parvenu à l'embouchure de l'Amour, Mouraviev joua « à cache-cache » pendant tout l'été avec l'escadre anglaise à la recherche de la flottille russe du Pacifique, commandée par Nevelskoï et embusquée dans l'estuaire. A l'automne, empêtrés dans les sables du détroit de Tartarie et pilonnés par les batteries des fortins côtiers russes, les Britanniques devaient être définitivement chassés de la région. Pendant l'été 1856, avec la fin de la guerre de Crimée, les troupes postées à Nikolaïevsk reçurent l'ordre de regagner Irkoutsk en longeant , par voie de terre, le cours de l'Amour. Cette retraite devait vite tourner à la tragédie : halant eux-mêmes les barcasses sur 3000 km, refluant dans le plus complet désordre, les soldats se firent surprendre par l'automne ; 300 d'entre eux périrent de froid, de faim ou victimes du typhus.

L'annexion de l'Amour et de l'Oussouri

Mouraviev

entreprit alors la seconde partie de son œuvre : il fallait désormais que l'Amour devînt un fleuve russe. En 1857, il intensifia la colonisation du bassin, fonda à Saint-Pétersbourg une « Compagnie de l'Amour », proposa la construction d'une voie ferrée et, surtout, l'ouverture de négociations avec la Chine. Celle-ci, de nouveau en guerre avec les puissances européennes, était en position de faiblesse quand l'amiral et diplomate Poutiatine débarqua à T'ien-tsin, où s'engagèrent d'interminables pourparlers. En avril 1858, Mouraviev, de son côté, faisait mouiller deux canonnières devant Aïgoun, où étaient concentrées les troupes chinoises du prince I-Jan ; les deux parties entamèrent de fastidieuses négociations — copieusement arrosées de thé à la menthe — pour redéfinir la frontière entre les deux empires. L'argument selon lequel les Anglais faisaient planer un danger sur l'Amour et la Mandchourie n'ayant pas porté, le gouverneur menaça de faire parler les armes. Les Chinois cédèrent : la rive gauche de l'Amour était reconnue propriété de la Russie ; les deux empires contrôlèrent en commun la région comprise entre l'Oussouri et la mer. Deux semaines plus tard, Poutiatine signait à T'ien-tsin un traité commercial avec la Chine.

Le

bouillant gouverneur de Sibérie orientale, bientôt élevé à la dignité comtale sur le désir d'Alexandre II, descendit alors l'Amour pour la troisième fois — mettant le pied à terre pour fonder des villes (Blagovechtchensk, Khabarovsk) —, remonta l'Oussouri et inspecta Nikolaïevsk. Le comte Mouraviev-Amourski (tel était son nouveau nom) rentra à Irkoutsk sous un arc de triomphe, avec une seule idée en tête : repartir vers l'est et annexer la région de l'Oussouri. En effet, Nikolaïevsk et les postes de l'embouchure du « Dragon noir » ne résolvaient pas la question d'un port de guerre russe permanent en Extrême-Orient. (Pendant la guerre de Crimée, les vaisseaux du tsar, bloqués un moment par les glaces devant l'estuaire de l'Amour, avaient failli être coulés.)

Au printemps 1859, Mouraviev descendit pour la quatrième fois l'Amour, gagna la mer et mit le cap au sud. Après avoir exploré le littoral sibérien de la mer du Japon, il s'arrêta dans un golfe, auquel il donna le nom de Pierre le Grand, et déclara : « Ici s'élèvera Vladivostok

(« Dominateur de l'Orient »). » Quelques mois plus tard, les premiers colons et les ouvriers affectés à la construction d'un port et de citadelles arrivaient sur les lieux.

Mouraviev visita ensuite le Japon et négocia avec la mikado la cession de la moitié nord de Sakhaline (seize ans plus tard, l'île allait être déclarée russe dans sa totalité). Il poursuivit sa route jusqu'au golfe du Petchili, d'où il envoya au gouvernement chinois une carte de la frontière sino-russe sur laquelle la région de l'Oussouri était teintée de la même couleur que la Sibérie... L'année suivante, profitant de la situation difficile de la Chine, de nouveau en guerre avec les Anglais et les Français, l'ambassadeur russe, le jeune comte Ignatiev, conclut un nouveau traité reconnaissant l'Oussouri comme frontière entre les deux empires. Mouraviev avait achevé son œuvre ; nommé conseiller d'État, il partit bientôt pour Paris, où il mourut en 1881.

A
la fin du XIX^e
siècle et au début du XX^e,
l'exploration et la colonisation de la région de l'Amour et de l'Oussouri devaient être systématiquement encouragées. La Société impériale de géographie de Saint-Pétersbourg l'inscrivit au premier rang de son programme de recherches ; Schwarz, accompagné de plusieurs savants naturalistes et du géologue Schmidt, y dirigea la « grande expédition de Sibérie orientale ». D'autres explorateurs, comme Petchourov et Arseniev, en étudièrent la topographie. Le tsar Alexandre III, par le rescrit impérial du 17 mars 1891, ordonna la construction du chemin de fer transsibérien. De grandioses perspectives semblaient s'ouvrir à la Russie en Extrême-Orient.

Philippe Parroy

Copyright Clio 2016 - Tous droits réservés

